

Littérature québécoise et histoire : « Qui se désâme castre bien »

René Lapierre

Volume 25, Number 3 (147), June 1983

L'histoire vécue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30496ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapierre, R. (1983). Littérature québécoise et histoire : « Qui se désâme castre bien ». *Liberté*, 25(3), 141–146.

RENÉ LAPIERRE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE ET HISTOIRE: «QUI SE DÉSÂME CASTRE BIEN»

Ce qui paraîtra insignifiant et puéril aux yeux des étrangers (...) ne laissera pas d'intéresser les vrais Canadiens, dans la chronique d'un septuagénaire né vingt-huit ans seulement après la conquête de la Nouvelle-France. (...) Ni trop bête, ni trop spirituel, (...) cet ouvrage sera tout canadien par le style.

P.A. de
Gaspé père,
Les Anciens
Canadiens

Enfin, il y a des choses ignobles qu'un romancier qui se respecte ne peut pas étaler.

C.-H.
Grignon,
Un homme
et son péché

L'histoire entretient décidément avec la littérature québécoise — et le Québec — une relation étrange. Non pas tant une relation fictive comme on le dit souvent qu'une relation de manque; dans notre littérature en effet le poids de l'Histoire s'est toujours montré, depuis nos premières lettres et nos premiers récits, considérable; mais il n'a voulu se manifester dirait-on qu'*in absentia*, ne s'inscrire que par la négative, dans le *défaut*.

Fondée sur le regret de cela même qui se vide et se défile, l'histoire a finalement l'air dans cette situation de n'inspirer au livre qu'un propos intransitif, semblant éternellement lui suggérer une sorte de retraite vers ce qui *n'a pas encore eu lieu*. Fuite en arrière, fuite en avant (les Patriotes ou l'avant-garde): entre les deux manifestement la pensée de l'histoire n'arrive

pas à se fixer, à *délivrer* le texte du manque, à le délier du malheur de ce qui n'advient pas. Elle ne trouve pas dans le livre son lieu (n'y indique aucun sens, n'ordonne aucun trajet, nulle traversée); elle ne l'habite pas et *cependant le hante*, absente et obsédante à la fois.

Durham avait raison. L'Histoire ici n'a pas de nom, elle n'arrive pas à découvrir ses termes, à se poser — donc à s'écrire: il avait même deux fois raison. Au XIX^e siècle en effet pas de pensée du texte, pas de conscience du livre comme *objet*, comme régime autonome de signes; peu ou pas de roman qui ne soit transparent (qui ne s'abolisse comme roman sinon comme écriture, comme le montrent tant de préfaces), pas de livre qui ne se veuille purifié d'invention, littéralement dissous comme livre dans l'absolue neutralité du *naturel*, ravalé dans la beauté de ce qui s'articule seul, et ne se parle point:

A. Gérin-
Lajoie,
Jean Rivard

Ce n'est pas un roman, que j'écris, et si quelqu'un est à la recherche d'aventures merveilleuses (...) je lui conseille amicalement de s'adresser ailleurs.

P.A. de
Gaspé,
Le Chercheur
de trésors

J'ai décrit les événements tel qu'ils sont arrivés, m'en tenant presque toujours à la réalité, persuadé qu'elle doit toujours remporter l'avantage sur la fiction la mieux ourdie.

P.A. de
Gaspé,
Les Anciens
Canadiens

Je n'ai pas assez d'amour propre pour tenir le moins du monde à mes productions littéraires. Consigner quelques épisodes du bon vieux temps, quelques souvenirs d'une jeunesse, hélas! bien éloignée, voilà toute mon ambition.

P. Lacombe,
La Terre
paternelle

Laissons aux vieux pays, que la civilisation a gâtés, leurs romans ensanglantés, peignons l'enfant du sol (...).

Au lieu du texte c'est en fin de compte le sol, mesure terrienne de la réalité, qui a dû faire foi de tout. *Faire foi* nous est ici spécifique: identité terreuse

peut-être, *mais* élévation de l'âme. (Au sommet de la ferveur et de la foi, hélas, on s'enfargea dans les racines en vomissant des imprécations: et nous devînmes sacrants.)

En 1862 le bon Jean Rivard d'Antoine Gérin-Lajoie quittait son village natal, s'éloignait bravement de sa mère et se détournait des professions libérales engorgées pour aller s'établir dans la nature, défricher, fonder un village; puis rayonner, grandir, devenir député: fonder l'Histoire. Vivement, se planter.

On se souviendra que pour se soutenir et s'inspirer Rivard, éclectique, n'emportait avec lui que quatre livres: *Robinson Crusoë*, *Don Quichotte*, *l'Imitation de Jésus-Christ* et une biographie de Napoléon. Comment survivre, donc, comment prendre le rêvé pour le vécu, comment renoncer («Faites ça et vous vivrez»), comment triompher. Quatre guides «pratiques», donc — et *délibérément* contradictoires, semble-t-il surtout — grâce auxquels l'Histoire s'abolit dans la conscience de Rivard comme travail, procès, pour ne plus subsister que comme fantasma, monument. Survivre, délirer, gagner, renoncer. Les repères sont aveugles, l'antinomie laisse, très précisément, interdit. On discerne dans ce tiraillement des modèles l'effigie de la pensée historique durcie, figée; Jean Rivard concevait *déjà* (comme aujourd'hui Antonine Maillet, Louis Caron, François Barcelo, Robert Lalonde, etc.) l'histoire en rétroaction: statue équestre, monument aux morts, Chénier à Saint-Denis. Portraits de l'histoire en Méduse.

Ce n'est pas que l'on s'étonne: l'Histoire n'est-elle pas entrée dans la littérature québécoise — comme *représentation*, s'entend, et par conséquent comme langage, (r)établissement du réel dans la vérité d'un discours — avec *l'Histoire du Canada* de F.-X. Garneau, c'est-à-dire parée d'emblée de sa toilette mortuaire, déjà lourde de son enfoncement prochain dans l'oubli? Déjà, ironiquement et sinistrement, *passée à l'histoire*? Contrairement à ce que croyait

Garneau bien sûr la sinistrée survivrait, mais le ton du discours était posé: essentiellement langage — accent — de la perte, on le sait, auquel répond aujourd'hui (écho de l'écho) celui de la récupération. Roman historique, Indiens, curés et familles, charrettes.

Bric-à-brac ancestral: vente de garage.

L'imagination de l'Histoire dans le roman québécois échappe alors à l'entrave de l'histoire «vécue» ou «réelle» (c'est-à-dire à l'insuffisance de ses récits) pour se projeter dans une fantasmagorie délirante du statut, de la mesure (du Salut) historique; privé de toute proportion spécifique (l'Histoire sera triomphante, on la voudrait absolue) le rapport romanesque de l'histoire au réel s'excite à l'idée d'une improbable revanche (un jour, enfin) ou se navre dans l'éternelle défaite (jadis, hélas). Dans tous les cas il s'évite comme tension critique, procès; entre ces limites adverbiales (ultériorisation et défection) de l'Histoire, s'agitent à loisir les demeurés et les partis.

Partout la référence, le «signal» historique de l'écriture reste abstrait; non pas fondé sur une notion évolutive, mobile (composite, relativisée et contextualisée) mais sur une perception mythique (c'est-à-dire intangible, émancipée de la contingence du Fait et atteignant à l'intemporalité du Sens). On *pourrait* évidemment se réjouir qu'il en soit ainsi; malheureusement semble-t-il l'image mythique soutire toujours en intellection ce qu'elle propose en symbolisation. Dollard des Ormeaux, Louis Hébert, Guillaume Couillard *refoulent* cela même qu'ils paraissent exhiber; 1760, 1837, 1960 déplacent — sitôt représentés — ce qu'ils paraissent appeler et le contiennent, l'enferment. A futur (indé)fini, passé résolu. Rares, dans ces conditions, sont ceux — celles — qui écrivent à l'envers des images, refusant le reflet poli (pensif et doux, comme déjà nimbé) du confinement historique, c'est-à-dire de cet isolement si parfait, si plein qu'il console déjà.

*Je sors et je m'en vais, l'âme triste et morose
Avec le pas distrait et lent que vous savez...*

Eudore
Evanturel

Rares en effet ceux qui lisent jusque-là, qui traversent, éprouvent l'armature symbolique de cette histoire et veulent bien en croire leurs yeux, y reconnaître leurs morceaux. Je verrais ici Aquin, Ducharme, et peut-être Ferron, aux antipodes tous les trois du contentement national, de l'unanimité douloureuse et ravi dont s'enchantent ailleurs la représentation littéraire du politique ou de l'historique. Car dans l'ensemble effectivement l'histoire telle que la « donne » ici le roman a tout du bibelot: ceci évoque, cela rappelle, cela vient d'ailleurs. C'est de l'histoire-gravure, collant à certains faits mais oubliuse de la série, et du *fond*. La mémoire simple, stoppée. Je me souviens et je radote.

Je reste et j'oublie.

Le type de représentation historique qui se profile ici appartient aux héros et aux modèles, il postule la perfection immatérielle du devenir (sinon de l'*Etat*) et semble ne pas vouloir reconnaître l'essentielle ambiguïté du sens et du fait historiques. Le discours littéraire québécois a toujours refoulé dirait-on l'équivocité du personnage et de l'action romanesques (toujours exemplaires d'une manière ou d'une autre), ce langage de l'unanimité *rapiécant dans l'ordre de la représentation ce qui avait été égaré, coupé d'autre part*. Recollation du texte: ainsi cousu enfin la langue ne lui fourche plus, le sens du risque et de la *fission* qui anime inévitablement tout processus historique peut se retirer de la circulation, se plâtrer culturellement (crépi et grenu), rhétoriquement s'obturer. Bouché dur.

Et lorsque dans les années 60 la brèche paraît se rouvrir, c'est unanimement encore que les poètes invoquent le Pays, et les romanciers l'accession à l'Histoire. On n'avait guère le choix, remarquons-le; curieusement, cependant, les termes dans lesquels s'est posée cette ouverture (les récits qu'elle a suscités,

les audaces et les formes qu'elle a prises) semblent avoir mal supporté le voisinage de la réalité politique qu'ils appelaient, mal soutenu, mal *répondu* à la promesse qu'ils laissaient pour une fois éclater dans la victoire du 15 novembre 1976.

Ils se retirent maintenant flétris, dirait-on, de ce rapport inattendu au réel, pourris par la promiscuité du parler et du faire. L'Histoire n'était peut-être pas en effet où l'on avait *choisi* de l'attendre, cachés dans les images du pays comme pour mieux le (la) laisser passer: suite (et fin, peut-être, on peut l'espérer) du texte de la *fidélité*, de la parole-fosse où l'histoire constamment se manque et se châtie (comme une langue) de n'avoir pu tenir entière. Qui se désâme castre bien.

Impossible par ailleurs de ne pas remarquer que maintenant, dans la faillite même du type (ou de l'appareil) de représentation qui a imaginé pour nous l'Histoire, politiciens et littéraires (poètes et romanciers — romans sciés, dirait sans doute VLB — coupés, étêtés par leur propre nationalisme) se retrouvent ironiquement. Mais les choses, s'il était encore possible, ont encore empiré; car ce sont les politiciens déchus (les politiciennes, en l'occurrence) qui se mettent maintenant à écrire, et derechef, à s'oublier dans la lettre, à s'abîmer dans la devise.

Rien de grave, comme on dit: c'est post-référendaire. Normal, après tout, que le feuilleton propose quelque temps de quoi embaumer, replâtrer, remurer (gloire à Lise, paix à Solange).

Minable mortier.

P.A. de
Gaspé père,
**Les Anciens
Canadiens**

J'écris pour m'amuser, au risque de bien ennuyer le lecteur qui aura la patience de lire ce volume; mais comme je suis d'une nature compatissante, j'ai un excellent conseil à donner à ce cher lecteur: c'est de jeter promptement le malencontreux livre, sans se donner la peine de le critiquer (...).

Rien là, en effet; et d'ailleurs, comme le dit la publicité dans le métro: *depuis le temps qu'on digère, au Québec!*